

LES CLOCHES
DE LA CATHÉDRALE
SAINT-ÉTIENNE
D'AUXERRE

SERMON

prononcé par le Chanoine R. FOURREY

Le 12 Octobre 1941

A l'occasion de la Cérémonie d'Inauguration
des Cloches électrifiées de la Cathédrale



AUXERRE
IMPRIMERIE SPÉCIALE

1941

[Pr. SENS]

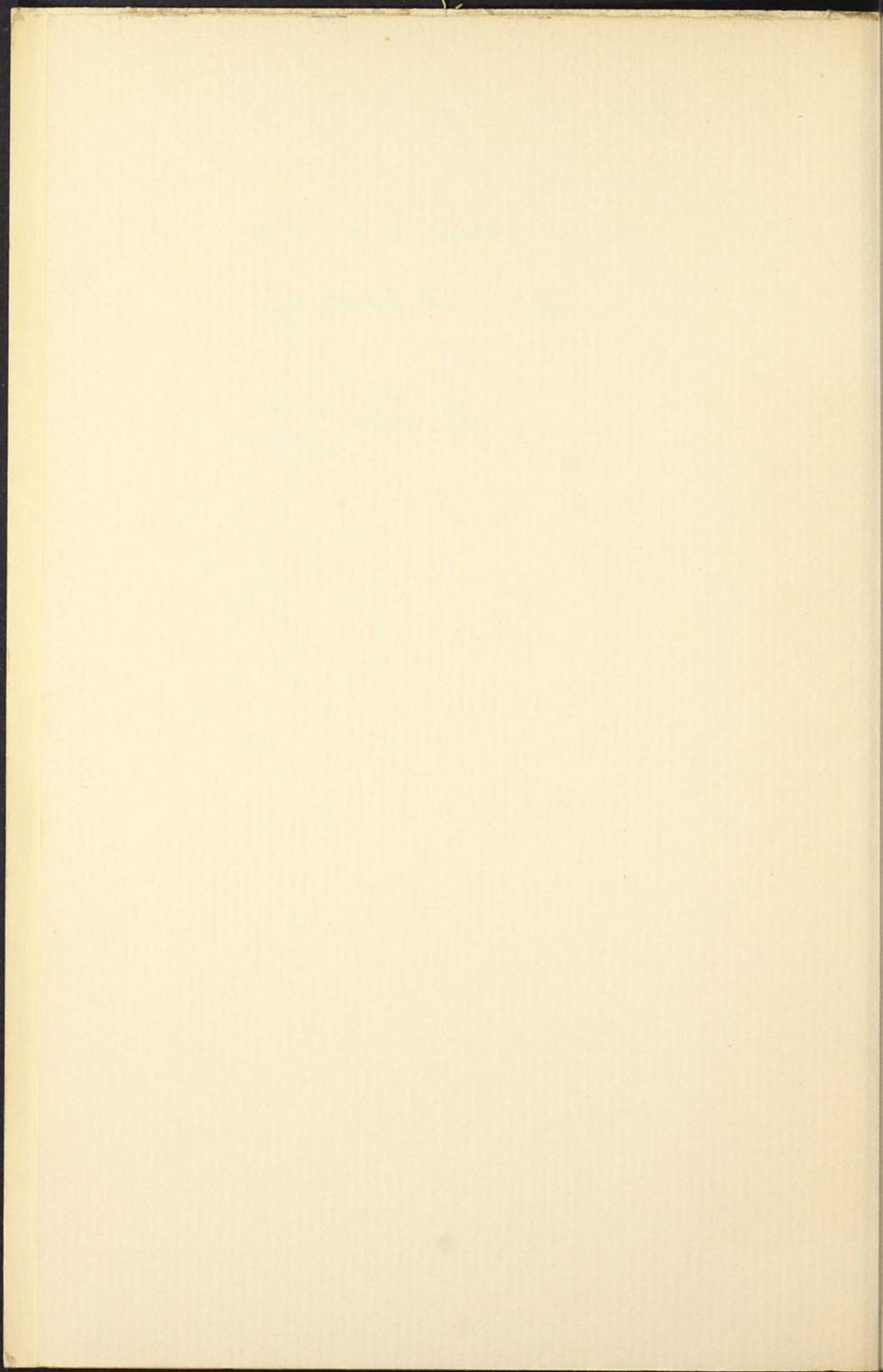
2

2249 SP

A Monsieur Maurice Vloberg,
avec mon souvenir fidèle
et mes vœux les meilleurs —

Amical hommage —

R. Fourcy —



LES CLOCHES
DE LA CATHÉDRALE
SAINT-ÉTIENNE
D'AUXERRE

NIHIL OBSTAT :

FR. YTHIER

Sup. Maj. Sem.

Senon., die 22 Nov. 1941

IMPRIMATUR :

Autissiodori, die 26 Nov. 1941

ERN. DESCHAMPS

Vic. gén.

LES CLOCHES
DE LA CATHÉDRALE
SAINT-ÉTIENNE
D'AUXERRE

SERMON

prononcé par le Chanoine R. FOURREY

Le 12 Octobre 1941

A l'occasion de la Cérémonie d'Inauguration
des Cloches électrifiées de la Cathédrale



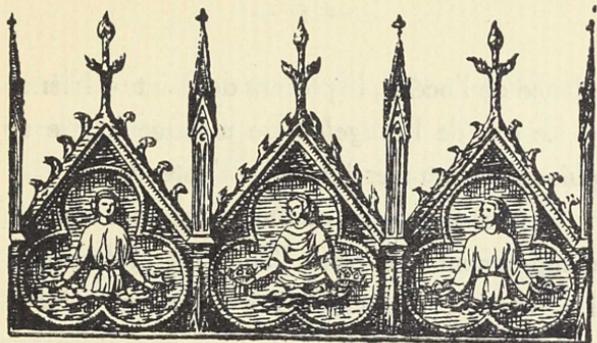
AUXERRE
IMPRIMERIE SPÉCIALE

—
1941

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TROIS CENTS EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS, SE DÉNOMBRANT AINSI :
CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES
SUR VERGÉ A LA FORME DES PAPE-
TERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE
1 A 55 ; DEUX CENT QUARANTE-CINQ
EXEMPLAIRES SUR VERGÉ HOL-
LANDE LMF., NUMÉROTÉS DE 56 A 300.

EXEMPLAIRE

N° 284



Excellence,
Mes frères,

L'une des cloches de votre cathédrale porte, inscrits sur sa paroi de bronze, les noms du maréchal Davout et du chanoine Viart. Le nom du glorieux soldat de Napoléon et celui du vénérable Curé qui ne craignit pas, à l'ombre même de cette église, de tenir tête au plus autoritaire des souverains, évoquent, tous deux à leur façon, la grande épopée impériale. Et ce souvenir, en cette fête des cloches, m'autorise à rappeler la plainte que formulait, dans le

silence de l'océan, le proscrit de Sainte-Hélène :
« Le son de l'*Angelus* me manque ici, je ne
puis m'accoutumer à ne plus l'entendre ».

Mes frères, les chrétiens que nous sommes
comprennent sans peine l'amer regret du captif.
La musique des cloches a tellement pénétré
notre être, elle trouve en nous une résonance
si profonde, que nous ne saurions, sans en
ressentir une vraie privation, nous habituer à
leur silence. La nostalgie des cloches, pour
une âme imprégnée de christianisme, c'est en
quelque sorte la souffrance de l'exilé qui rêve
au pays natal. Sur notre vieille terre chrétienne,
la plus modeste bourgade, le plus humble
village, a son église, son clocher — ce clocher
auquel la sonnerie des cloches donne une âme,
une vie, une voix. Dans nos villes, les tours
de nos cathédrales portent bien haut vers le
firmament les messagères qui doivent parler aux
hommes le langage du ciel. Les chrétiens des
âges anciens semblent avoir voulu rivaliser d'élan
et d'audace pour faire monter toujours plus
haut dans l'azur les cages de pierre où sont
suspendues les masses harmonieuses de ces

chanteuses aériennes. Et les flèches de Chartres et de Strasbourg, les tours de Notre-Dame de Paris, de Reims, d'Amiens, de Sens, d'Auxerre, sont les réalisations admirables où se marque cette émulation sainte, cet amour des fidèles pour leur clocher, pour leurs cloches.

Mes frères, vous êtes à juste titre fiers de votre cathédrale, fiers de votre haute tour à la fois si puissante et si délicatement parée. Vous êtes fiers de vos cloches et vous vous réjouissez, à pareil jour, parce que vous savez que désormais, grâce à l'initiative et au zèle inlassable de votre pasteur, grâce aux grands travaux d'électrification qui viennent de s'achever, elles sonneront avec une régularité plus parfaite, avec une docilité plus constante. Vous êtes assurés de ne connaître point la nostalgie des cloches et vous souhaitez, ce soir, prendre conscience plus nettement qu'à l'ordinaire de ce qu'elles doivent être pour vos cœurs de Chrétiens et d'Auxerrois. Aussi essaierai-je simplement, pour répondre à votre attente, de vous faire entrevoir quelque chose du passé et

de vous faire entendre quelque chose du langage de ces messagères de l'au-delà.

*
* *

A quelle date les Auxerrois de jadis entendirent-ils pour la première fois sur ce sol la voix d'une cloche ? Les vieilles chroniques ne semblent pas être en mesure de nous l'apprendre. C'est à la fin du VI^e ou au début du VII^e siècle que l'usage des cloches se répandit dans les églises des Gaules. Sans doute, la cathédrale auxerroise fut-elle pourvue de bonne heure de ces signaux sonores, mais les textes restent muets sur ce point. C'est seulement au début du IX^e siècle que les *Gesta Pontificum* nous font entendre la voix des cloches. Le Bienheureux Angeleme nous est montré donnant à sa cathédrale quatre cloches, quatre grosses cloches d'une sonorité éclatante — *ecclesiam quatuor signis maximis et sonoris decoravit*. Puis de nouveau les chroniqueurs se renferment dans leur silence. Que deviennent les quatre cloches d'Angeleme ? Echappent-elles au désastre des incendies qui éclairent tragiquement le lointain

passé auxerrois ? Le grand incendie de 1023, en particulier, les épargne-t-il ? Nous l'ignorons. Mais nous voyons le bâtisseur de la cathédrale romane, Hugues de Châlons, en donner deux autres à l'édifice. Et celles-ci nous sont présentées par les chroniqueurs avec une évidente complaisance. Elles ont des proportions si imposantes que leur masse même semble les rendre dignes du Seigneur — *secundum quantitatem digna Deo*. Et, en même temps, leurs voix s'harmonisent le plus heureusement du monde — *sonorum convenientia et dulci coaptata modulatione*. Celles-ci ont d'ailleurs une somptueuse demeure. L'une des deux tours (placées à la hauteur de notre transept), la tour méridionale, les a accueillies. Bientôt, d'autres cloches trouveront asile dans une autre tour, la tour Saint-Alexandre, dressée au chevet de la cathédrale. Nous savons que la haute flèche de charpente qui surmontait cette tour s'effondra une belle nuit, dans les premières années du XII^e siècle, sur le palais épiscopal. L'évêque Hugues de Montaigu se réveilla en sursaut au milieu des ruines de sa demeure et,

grâce à Dieu, sortit indemne de l'aventure. Mais que devinrent les cloches en cet accident ? L'histoire ne le dit pas.

Elle nous apprend, par contre, la singulière protection dont bénéficièrent les habitantes de la tour méridionale lors de la catastrophe de 1217. A cette date, Guillaume de Seignelay avait fait commencer les travaux de construction de l'édifice gothique. Le chœur roman avait été abattu. Seule la nef, flanquée de ses deux tours, restait debout. Or, les tours, privées du solide appui que leur procurait le chœur, avaient perdu leur solidité première. De larges fissures s'étaient creusées dans leurs murailles et, en la fête de la Trinité, elles s'effondrèrent. Mais le peuple fidèle put constater avec un étonnement admiratif, lorsqu'on retira l'amoncellement des décombres, que les cloches étaient restées intactes. La Providence les avait merveilleusement protégées — *Dominus campanas servavit illæsas.*

Les vieilles cloches pouvaient donc, comme par le passé, mettre leur voix au service de la cathédrale. Il fallait seulement leur trou-

ver une nouvelle demeure. La tour méridionale de la façade prit sans tarder son élan vers le ciel — élan malheureusement trop tôt brisé — et elle hospitalisa les cloches sans abri. Combien de temps ces réfugiées y restèrent-elles ? Nous l'ignorons. Toutefois, au siècle suivant, un document fait encore mention de deux cloches installées dans la grosse tour au pied de laquelle se trouvait alors la chapelle de Notre-Dame-des-Vertus — *duarum campanarum grossae turris supra capellam Beatæ Mariæ*. Mais avec l'achèvement de la tour Nord de la façade, un nouveau domaine s'ouvre aux cloches. Celles-ci bientôt se multiplient. Nous en trouverons un jour sept là-haut. Un petit clocher, élevé au-dessus du chœur, en possédera d'autres encore. C'est pour elles un véritable âge d'or.

Hélas ! Voici l'année 1567, année douloureuse pour Auxerre et sa cathédrale. Le 22 septembre, les Huguenots pénètrent par surprise dans la ville et le massacre des monuments religieux commence. Nous savons ce que souffrit votre cathédrale. Les pierres mêmes de l'édifice le crient. Rappelons seulement que

toutes vos cloches furent brisées. D'ailleurs, dans tout la cité, une seule cloche de quelque importance put être dissimulée et préservée, celle de la petite église Saint-Loup. Et le 25 avril 1568, ce sera cette humble annonciatrice qui fera connaître aux Auxerrois la bonne nouvelle de la délivrance de la ville.

Les Huguenots chassés, il fallait panser les plaies de la cathédrale, il fallait en particulier donner à la haute tour de nouvelles voix d'airain. Nos archives gardent trace d'un marché, passé dès 1568, où il est question de trois cloches. Selon toutes vraisemblances, le chapitre ne s'en tint pas là, mais, faute de documents, je passe sur le champ au XVIII^e siècle et, nouvelle date fatale, voici la Révolution.

Cette fois, il est vrai, la plus grosse cloche trouvera grâce devant les massacreurs. Elle deviendra le bourdon civique. Elle annoncera la fête de la Raison. Elle sonnera pour les décadi... Triste servitude pour une cloche chrétienne... Du moins échappera-t-elle ainsi au sort de ses compagnes et M. Viart, restau-

rant le culte à la cathédrale au sortir de la tourmente révolutionnaire, la retrouvera-t-il à son poste, prête à sonner les joies de la résurrection de l'Église de France. Elle les sonnera même avec tant d'allégresse, avec tant de vigueur, qu'en un jour de l'année 1816 sa voix se brisera...

Son silence d'ailleurs sera court. Livrée aux fondeurs, elle va renaître à quelques mois de là. Elle a pour parrain le comte de Chastellux, chanoine héréditaire de la cathédrale, et pour marraine la marquise de Gasville. Une autre cloche, posée à la même date, a pour parrain le premier président Séguier et pour marraine la comtesse de Champlost. Je n'oublie pas, enfin, la cloche dont je parlais en commençant, celle qui s'enorgueillit du parrainage du maréchal Davout. M. Viart avait donc trois cloches dans sa tour. Par malheur, celles-ci s'harmonisaient mal. D'autre part, en 1827, le bourdon se brisa de nouveau. Et lorsque, en 1834, M. Fortin devint curé de la cathédrale, il trouva, dit-il, « une tour privée de son bourdon et ne possédant que deux

cloches inférieures et en désaccord ». Sans tarder, pour remédier à cet état de choses, il se mit à l'œuvre.

Votre cathédrale possède actuellement quatre cloches. Chacune d'elles porte l'inscription : « Bénite par M. Fortin, curé-archiprêtre de la cathédrale d'Auxerre, provicaire général de Sens ». Le zélé pasteur a donc renouvelé toute la sonnerie. La cloche de Davout elle-même, malgré l'inscription qui rappelle le souvenir du Maréchal et de M. Viart, a été refondue.

Vous donnerai-je des noms ? La plus grosse cloche s'appelle Thérèse. C'est l'ancien bourdon et elle garde le parrainage du comte César de Chastellux et de la marquise de Gasville. La seconde cloche a nom Marguerite. C'est encore une filleule de la maison de Chastellux. Elle a pour parrain M. de Chastellux de Bausan et pour marraine Mlle Marguerite de Chastellux. La troisième fut nommée Marie-Félicité par M. Raveneau, maire d'Auxerre et par « dame Esther-Félicité Seillère, épouse de M. le Vicomte de Bondy, préfet du Dépar-

tement de l'Yonne ». La quatrième enfin — celle de Davout — se nomme Marie-Anne et porte, à côté du nom de son parrain primitif, les noms de l'abbé de Sery et de « dame de Villetard, veuve de M. le chevalier de Baudesson ».

La première de ces cloches fut fondue en 1836 et les trois autres en 1841. Ce sont donc de vénérables centenaires auxquelles vient d'être infusée en quelque sorte une jeunesse nouvelle. Le jour que nous vivons marquera dans leur histoire, et s'il était possible d'ajouter quelques mots à l'inscription qui formule l'acte de baptême de chacune d'elles, nous aimerions voir inscrits à la suite des noms de Monseigneur de Cosnac, de M. Fortin et des plus hautes personnalités officielles de 1836-1841, ceux du pontife qui préside cette cérémonie, du pasteur et vicaire général qui complète magnifiquement en 1941 l'œuvre commencée par son lointain prédécesseur du temps de Grégoire XVI et de Louis-Philippe, comme aussi — pour renouer la vieille tradition — ceux des successeurs de M. de Bondy et de

M. Raveneau à la tête du département et de la cité.

*
* * *

Mes frères, le passé chrétien d'Auxerre est en vérité tout bourdonnant des sonneries de vos cloches. Et celles-ci, pendant de longs siècles, ne furent pas des voix perdues dans le désert, mais des voix religieusement écoutées, ponctuellement obéies. Prêtons donc l'oreille ! Peut-être réussirons-nous à percevoir quelques échos du langage qu'elles tenaient à vos ancêtres. En même temps, nous retrouverons le sens du message qu'elles ont encore à transmettre aux Auxerrois d'aujourd'hui.

Mes frères, la cloche a reçu, pour parler le langage courant, un baptême. Elle a été, comme l'autel et comme le calice, consacrée. Elle est chrétienne et les consignes qu'elle jette inlassablement par dessus les toits sont les trois grandes consignes chrétiennes : crois ! aime ! espère !

Crois !

Voici, dès l'aube, l'*Angelus*. La cloche

sonne et le fidèle se souvient de l'objet de sa croyance. Les fidèles des âges anciens s'en souvenaient, du moins. Pour eux, la cloche disait : « L'Ange du Seigneur vint annoncer à Marie qu'elle serait mère du Sauveur ». Elle continuait : « La Vierge répondit à l'ange : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! ». Enfin, elle clamait avec un accent de tendre allégresse : « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous ». La voilà bien la grande, la merveilleuse nouvelle que nos cloches ne croyaient pas trop répéter en la ressassant chaque jour. Et toutes les cloches de la cité reprenaient la divine annonce lancée par celles de Saint-Etienne — les cloches de Saint-Germain et de Saint-Eusèbe, celles de Saint-Pierre-en-Vallée et celles de Saint-Pierre-en-Château, celles de Saint-Pèlerin, de Saint-Loup, de Saint-Regnolbert, de Notre-Dame-la-d'hors, de Saint-Julien, de Saint-Martin, de Saint-Marien, de Saint-Amatre, de Saint-Gervais, celles de toutes les églises des paroisses, de toutes les chapelles des couvents. Les unes après les

autres, les unes avec les autres, sur des notes diverses, elles colportaient ce qui, pour les foules croyantes, était toujours le dernier mot de l'actualité : « Le Verbe s'est fait chair... Dieu a habité parmi nous... ».

La cloche ne s'en tient pas là. Elle précise — et tout le monde jadis le comprenait — l'essentiel de l'enseignement chrétien. La merveille du sacrifice eucharistique, comme elle l'annonce, comme elle la prêche ! La messe va commencer, et déjà elle prend la parole pour convoquer le peuple à la table de la Cène et au pied de la Croix. Elle remet doucement en face du divin mystère d'amour les âmes trop oublieuses, trop légères. Et ce qu'elle dit chaque matin, elle le répète le dimanche avec une vigueur et une insistance extrêmes. Cette fois, c'est un ordre qu'elle donne : *Venite, parata sunt omnia*, Venez ! Tout est prêt !

Mes frères, vos ancêtres comprenaient le langage de la cloche. Ils savaient ce qu'elle évoquait. Elle rythmait pour eux la marche de l'année. Elle leur disait la variété des temps liturgiques. Ils n'étaient certes point tous de

grands clercs, mais ils savaient que la cloche de l'Avent leur annonçait l'imminence de la Nativité du Sauveur, que la cloche du Carême leur faisait part de l'arrivée prochaine de la semaine peineuse, de cette semaine sanglante où, le vendredi-saint, elle n'oserait même plus élever la voix en présence du Christ cloué à la croix. Ils savaient quel triomphe leur annonçait la cloche de Pâques. Ils savaient de quelle exaltation rendait témoignage la cloche de l'Ascension, de quelle manifestation de l'Esprit-Saint la cloche de la Pentecôte faisait mémoire. Et si la cloche du jour des trépassés les invitait à penser aux jugements de Dieu, celle de la Toussaint leur parlait de l'éternelle béatitude. Ainsi les humbles, les ignorants des sciences humaines entendaient la cloche leur redire un à un les articles du symbole des apôtres — de ce Symbole qui pour eux renfermait la vraie science, la science des choses de Dieu.

La cloche disait — elle dit encore —
Aime !

Le Dieu qu'elle prêche est le Dieu

d'amour. De quelle allégresse ses ondes n'étaient-elles point chargées pour ceux qui, en les percevant, pouvaient se répéter comme saint Paul : *Dilexit me*, il m'a aimé... Il m'a aimé. Les invitations de la cloche étaient pour eux des invitations de bonté, de mansuétude, de miséricorde. Peut-être sembla-t-elle prendre à l'oreille de certains un ton plus sévère lorsqu'elle dut annoncer les sermons jansénistes de M. de Colbert ou de M. de Caylus, mais j'aime à penser que pour la masse des petites gens, elle resta toujours le porte-parole de l'authentique Bon-Pasteur.

Elle enseignait le moyen d'aimer Dieu, en rappelant à chacun les commandements dont l'observation est la preuve de l'amour, en montrant dans le devoir d'état bien fait la manifestation la plus constante, la plus aisée, de l'amour. La sonnerie des cloches fut longtemps mêlée à la vie de travail des Auxerrois. Peut-être quelques anciens se souviennent-ils encore de cette sonnerie de trois heures du matin qui jusqu'en 1888, au temps des vendanges, réveillait les vigneron et les pressait de

partir aux vignes. « C'est Pougy qui nous appelle », chantaient, au siècle dernier, les braves vendangeurs. Ils nommaient le sonneur — la dynastie des Pougy affectés au service des cloches depuis 1763 se maintint trois générations durant — ils auraient pu nommer le Seigneur lui-même, car c'est Dieu qui chaque matin appelle ses serviteurs au travail. La cloche parlait pour lui. Le conseil municipal donna un arrêté basé sur « l'horlogerie moderne qui a maintenant pénétré partout » et supprima cet appel trop matinal. Il n'importe ; la cloche, dans ses sonneries du jour, répète quand-même sa leçon. A l'homme courbé vers la terre pour accomplir sa rude besogne et devenu, hélas ! trop oublieux du Dieu de son baptême, elle cherche comme par le passé à faire entendre la voix de Celui qui est Amour.

Ce n'est pas assez. La cloche se mêle à la vie familiale et là encore, elle apprend à aimer. Elle est l'annonciatrice des mariages, des baptêmes. Elle répète tout ce que le christianisme a mis de pureté, de délicatesse, de fidélité, dans l'amour des époux, tout ce qu'il

a mis de douceur, de ferveur, de dévouement, dans l'amour du père, de la mère, pour les enfants que Dieu leur donne. Ah ! comme cette cloche savait jadis se faire entendre en ce vieux pays auxerrois ! Les registres de baptêmes conservés dans nos archives le disent assez, qui nous montrent tant et tant de splendides familles chargées d'enfants, comme la vigne féconde des climats auxerrois était chargée de belles grappes dorées aux jours d'automne ! Dieu veuille que nos chrétiens d'aujourd'hui deviennent plus attentifs à cet enseignement de la cloche prêchant l'amour chrétien !

L'amour, la cloche ne le prêche pas seulement à l'individu, à la famille. Elle le prêche à la paroisse entière. Comme il était beau, en d'autres temps, de voir les fidèles répondre tous à son appel ! C'étaient des jours de vraie fraternité que ceux des réunions paroissiales, où tout un peuple communiait dans une même pensée, dans une même prière — ces jours où, sans souci de classes ni de conditions, les fidèles se trouvaient groupés autour du même Dieu, à la table du même Sauveur. Là, toutes

les rivalités cessaient, toutes les rancœurs s'oubliaient. On était dans la Maison du Père. Et la cloche semblait faire passer sur la foule le doux mot d'ordre de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres ! — « Aimez votre terre natale ! » clamait-elle par surcroît. Bien des fois en effet, la cloche a lancé l'appel tragique du pays menacé, le signal du rassemblement des hommes auxquels le pays demandait un sacrifice qui peut-être serait le sacrifice suprême. Et de nouveau la même voix devait se faire entendre au terme des sanglantes mêlées pour sonner un triomphal *Te Deum* ou pour pleurer le deuil de la patrie. Mais, qu'elle prît un ton débordant de joie ou chargé de tristesse, la consigne de l'amour du pays restait toujours inchangée dans ses émouvantes sonneries.

Mes frères, la cloche disait enfin — elle dit toujours — Espère !

Le christianisme est la grande école de l'espérance. Nos ancêtres ont connu aussi bien que nous des heures d'épreuve. Mais mieux que nous, il savaient relever la tête quand

retentissait l'appel des cloches. La cloche leur parlait de la Providence qui n'abandonne pas ceux qui lui font confiance. Dans leurs misères, elle les assurait de la sollicitude divine.

Il est dans l'histoire de vos cloches un épisode dont l'une des plus anciennes verrières de votre cathédrale garde le souvenir. C'est celui dans lequel une aimable légende nous montre un petit clerc du début du XII^e siècle grimant à la tour Saint-Alexandre pour aider les sonneurs et, là-haut, se laissant imprudemment soulever par la corde de l'une des cloches, puis se trouvant tout-à-coup projeté dans le vide. Mais ici — merveille ! — au lieu d'aller s'écraser sur le sol, l'enfant trouve son salut en rencontrant une poutre restée fixée à la muraille, une poutre providentielle sur laquelle il peut attendre paisiblement qu'on vienne lui porter secours. Il y a là un symbole et vos ancêtres aimaient voir en de telles images le signe que Dieu n'abandonne pas les siens, alors même que tout, humainement parlant, paraît perdu. Les chrétiens sont les enfants du Père des cieux. La main divine est là qui les protège et les soutient.

Espoir, espoir encore... Le malheur peut s'abattre sur la famille, sur la cité, sur le pays. Espoir quand-même !

Je songe à la jeune voyageuse habillée en page que l'appel des cloches attira le matin du 27 février 1429 vers cette cathédrale. Il y avait grande pitié alors au royaume de France. Mais les cloches sonnaient malgré tout leur cantique d'espérance et la fille de Jacques d'Arc, en franchissant le seuil de la grande église d'Auxerre, sentait s'affermir en elle la confiance qui l'animait dans son étonnante entreprise. Les cloches parlaient un langage qui s'harmonisait avec celui de ses voix, et elles aussi semblaient lui dire : Va, fille de Dieu, va ! Mes frères, écoutons aujourd'hui les cloches comme Jeanne d'Arc les écoutait ! Au milieu même du malheur, elles nous disent, comme alors, que rien n'est perdu tant que Dieu nous reste...

Les cloches ne prêchent-elles pas la confiance jusque devant les tombes ouvertes ? Vous savez bien qu'elles ne pleurent pas comme les êtres qui n'ont pas d'espérance. Elles parlent de revoir et d'éternité, elles annoncent une vie

plus belle, un renouveau qui se rira même du trépas. Et dans la plainte sourde de leur glas, perce l'annonce d'une certitude et comme un défi jeté à la victorieuse d'un jour : O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ?

Tel me semble être, mes frères, le langage que nos ancêtres saisissaient dans la sonnerie de nos cloches. Et tel reste le message que celles-ci ont à vous transmettre, à vous, Auxerrois d'aujourd'hui. La cérémonie de ce soir vous invite à mieux prêter l'oreille à leur voix, à suivre plus docilement les consignes qu'elles vous donnent, à renouer plus parfaitement, s'il en est besoin, avec le passé chrétien de votre cité.

*
* *

Vous me permettez d'évoquer en terminant la physionomie d'un saint dont la brève légende est toute sonore de la musique des cloches. C'est un saint que la ville archiépiscopale revendique jalousement, mais que vous auriez bien le droit de faire vôtre aussi. Il était le neveu de votre saint Aunaire et la cathédrale

de son oncle fut, pendant sa jeunesse cléricale, l'un des sanctuaires où il apprit à aimer la beauté de la maison de Dieu. Je veux parler de notre saint Loup. (Nous ne le confondrons point avec le compagnon de saint Germain, saint Loup de Troyes, qui avait jadis son église à quelques pas d'ici). Ce pieux pontife aimait venir lui-même, nous dit-on, sonner les cloches de sa cathédrale au milieu du silence de la nuit, pour éveiller ses clercs et les appeler à la prière. Un danger menaçait-il le peuple fidèle ? La cité était-elle assiégée ? Sur le champ, une sonnerie convoquait à l'église les habitants apeurés et là, l'évêque ranimait tous les courages...

Mais il advint que le roi Clotaire II voulut lui ravir la plus belle de ses cloches. Celle-ci portait le nom de la Vierge et le son qu'elle rendait était si pur qu'elle avait excité la cupidité du monarque. Or, une fois descendue de sa tour et installée dans celle du palais royal, elle perdit soudain son timbre harmonieux. Clotaire ne put donc que la renvoyer à l'évêque. Et la légende raconte ici

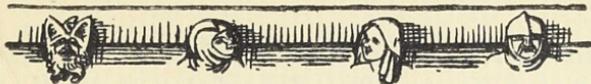
qu'arrivée à quelques lieues de la cité sénonaise, la cloche se mit d'elle-même en mouvement sur le char où on l'avait placée. Elle sonnait comme aux plus beaux jours, et sa voix se fit si puissante que saint Loup l'entendit et s'en vint tout joyeux à sa rencontre, accompagné du clergé et du peuple...

Mes frères, il a pu se trouver chez nous des insensés pour rêver — comme dit un poète du terroir — de « tuer les cloches ». N'y pouvant parvenir, ils ont essayé de persuader à une foule égarée que la voix de ces messagères du Christ était fausse et leur appel mensonger. Depuis lors, hélas ! celles-ci ont rendu, à l'oreille de nombre de pauvres gens abusés, un son fâcheux et dur. Mais l'heure n'est-elle pas enfin venue où, dans une France renouvelée, la voix des cloches pourra retrouver son ascendant, son antique puissance d'attraction, sur des âmes trop longtemps hostiles ? Nous voudrions le penser. Dieu veuille du moins que pour vous, chrétiens, vos cloches prennent désormais comme un accent nouveau — un accent plus expressif, plus émouvant, plus

entraînant ! Leur voix parle au nom de Dieu.
Oh ! mes frères, puisque cette voix retentit
aujourd'hui à vos oreilles, n'endurcissez pas vos
cœurs ! Elle vous presse de mettre dans vos
vies plus de foi, plus d'espérance, plus d'amour.
Ecoutez-la ! Celle-ci, alors, fera pour vous
écho à la voix du Christ disant aux siens :
Pax ! Pax ! Que la paix soit avec vous !
Ainsi soit-il.







COMPTE-RENDU
DE LA FÊTE D'INAUGURATION
DES CLOCHES ÉLECTRIFIÉES

paru dans

" La Semaine Religieuse de Sens et Auxerre "

du 24 Octobre 1941



AUXERRE

FÊTE DES CLOCHES A LA CATHÉDRALE

Par permission spéciale, les vêpres du dimanche 12 octobre, à la Cathédrale Saint-Etienne d'Auxerre, furent des vêpres solennellement carillonnées. Les quatre cloches harmonieuses et puissantes de la haute tour faisaient entendre à toute la ville et à la vallée de l'Yonne qu'elles étaient en fête. Libérées des longs câbles qui les tenaient captives dans leurs cages de charpentes entre-

croisées, sans l'effort au-dessous d'elles d'une équipe de sonneurs essoufflés, elles se balançaient d'elles-mêmes, et lançaient au loin, par les hautes fenêtres, leurs battements allègres et sonores. La baguette d'une fée invisible et irrésistible, l'électricité, entraînait et réglait le rythme de leurs mouvements. Seul, le léger ronflement des moteurs, comme le bourdonnement d'un essaim qu'elles eussent réveillé, décelait la présence de la fée, et remplaçait l'ahan des sonneurs.

La ville répondit à l'appel de ses cloches. Une fois de plus, après tant d'autres fois au cours des siècles, le bon peuple d'Auxerre se rassembla en foule dans sa cathédrale, qu'il aime d'affection et de fierté filiales.

Avec lui s'y trouvèrent, comme dans la maison commune du Père Céleste, les représentants de l'autorité, cette haute tour indispensable à la protection de la société humaine, que le peuple de France réapprend maintenant à aimer.

Monseigneur l'Archevêque était venu tout exprès de Sens, présider la cérémonie. Et quand, après les vêpres, M. Paul Berthier, au grand orgue, ayant salué son entrée, Son Excellence vint prendre place au premier rang des hommes nombreux groupés en face de la chaire, elle eut à sa gauche M. le vicaire général Deschamps et le clergé de la ville, — à sa droite M. le Préfet de l'Yonne et M. Jean Moreau, président de la délégation municipale, MM. Léon Berthier et le

docteur Duché, conseillers départementaux, et les membres de la délégation municipale, M. le Président du Tribunal et M. le Procureur, M. le Délégué du Secours National, MM. les Directeurs des Œuvres d'assistance et des établissements de crédit, et maintes notabilités de la ville d'Auxerre.

Aussitôt, M. le chanoine Fourrey commença son admirable discours, où l'histoire mise en œuvre par une magistrale éloquence et la poésie célébrant la liturgie nous montrèrent combien les cloches nous sont chères, et comment elles servent au règne de Dieu parmi nous.

D'abord, un exorde savant où l'histoire anecdotique, allant de M. Viart, premier archiprêtre et restaurateur du culte après la tourmente révolutionnaire, au maréchal Davout, parrain d'une de nos cloches, évoque Napoléon exilé dans son île lointaine et soupirant de la nostalgie des *Angelus*.

Puis, l'histoire minutieusement détaillée et précise des cloches de cette cathédrale, depuis le premier document certain, qui remonte au Bienheureux Angeleme, évêque d'Auxerre au commencement du IX^e siècle, jusqu'à M. Fortin, archiprêtre, pro-vicaire général, l'actif créateur de l'harmonieux et puissant carillon des quatre cloches, complété et solennellement béni en 1841, voilà justement cent ans.

Et cette histoire est vivante, les cloches sont intégrées par elle à toute la vie de la cité. Si

nous apprenons à la volée des faits et des dates, si nous sommes émerveillés de la nomenclature des parrains et marraines, dont les noms évoquent d'anciennes gloires de chez nous, au premier rang la famille de Chastellux, nous apprenons aussi le nom de la famille Pougy, cette dynastie de sonneurs auxerrois, qui régna plus de cent ans sur les cloches, et aussi la sonnerie du ban des vendanges, qui se fit jusqu'en 1888, à trois heures du matin.

Or, désormais, grâce à l'active vigilance de M. l'archiprêtre, vicaire général Deschamps, à la générosité des Auxerrois, à la science et à la compétence des ingénieurs et des ouvriers qui mirent l'électricité au service des cloches, elles sonneront avec une ardeur renouvelée.

Nos âmes continueront d'en recevoir une émotion qui les purifie et les élève, leurs battements se rythmant à celui de la vie humaine continueront de l'exalter et de la sanctifier. Qu'il s'agisse des solennités de l'Eglise et de la France, ou bien des joies et des deuils de chaque famille, les cloches y mêleront leur voix, suscitant et propageant sur leurs ondes sonores le règne de Dieu par la foi, l'espérance et la charité. Puissent-elles bientôt sonner la Paix de Dieu !

Dans le silence recueilli et pieux qui se prolongea après cette émouvante péroraison, Monseigneur l'Archevêque se rend à la sacristie, bénit les appareils et donne l'essor à un long carillon

des quatre cloches. Musique incomparable, orchestrée sur les vibrations profondes et lentes du gros bourdon.

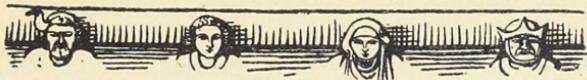
Après la sonnerie des cloches, la Schola chante le *Psaume 150*, de César Franck, psaume de la louange de Dieu par les voix, les instruments et les cloches, et, à la suite, *En son Temple sacré*, de Mauduit, qui est une autre interprétation du psaume 150 par Antoine de Baïf.

Au salut, on entendit le *Quid est in aula caelitim*, de P. Berthier, sur un poème de saint Jean Eudes ; le *Monstra te*, de Jacques Berthier, premier motet de ce jeune auteur ; le *Cor Jesu*, de Gen. Berthier ; le *Da pacem* grégorien ; le puissant *Tantum ergo*, de Vittoria.

A la sortie, après un *Laudate Dominum*, de Mgr Perruchot, l'orgue fit entendre, comme il convenait, le *Carillon*, de Vierne.

Tout éblouis encore des magnificences de cet office, les Auxerrois se retournaient sur la place vers la tour altièrre où les cloches s'étaient tues.





REMERCIEMENTS

Dans le numéro du " Bourguignon " du 15 octobre 1941, M. le chanoine Deschamps, vicaire général, archiprêtre d'Auxerre, a adressé ses remerciements aux Auxerrois et aux souscripteurs dans les termes suivants :

M. le Vicaire Général, archiprêtre d'Auxerre, adresse ses remerciements les plus vifs aux Auxerrois qui, dimanche, répondant à son invitation, ont envahi en foule compacte et pressée le chœur et les nefs de notre belle cathédrale à l'occasion de l'inauguration des sonneries de nos cloches électrifiées.

Ses remerciements s'adressent particulièrement à M. le Préfet, à M. le Maire, à MM. les conseillers administratifs, à MM. les membres de la délégation municipale ainsi qu'aux autres personnages officiels qui ont bien voulu honorer de leur présence cette inoubliable cérémonie.

Tous ont admiré la pompe de la liturgie, la splendeur des chants, la magnificence des mor-

ceux d'orgue, les majestueuses volées de nos cloches, et ils ont été singulièrement intéressés et captivés par la page éloquente et émouvante de l'histoire de ces cloches depuis le neuvième siècle jusqu'à nos jours, narrée par M. le chanoine Fourrey.

La quête a été particulièrement fructueuse et M. le Vicaire Général exprime sa profonde gratitude à tous ceux qui, depuis le début, lui ont remis leur offrande, large ou modeste, espérant d'ailleurs que la générosité inlassable des Auxerrois et des Icaunais ne s'arrêtera pas et lui permettra de régler complètement la lourde dépense engagée.

E. DESCHAMPS.



nos
es et
e de
lecle
oine
euse
gra-
ont
ant
ret-
er-
nse

-
-
le

